



Le « cono-mètre » de Courteline

Une adaptation de **Christian Moriat**

Adaptation de 4 pièces de Courteline :
Monsieur Badin
La peur des coups
La paix chez soi
Les Boulingrin

LE « CONO-METRE » DE COURTELINE

Durée : 1h 45

Personnages : De 3 (1F + 2H) a minima, jusqu'à 16 (10H + 6F)

NB : Cette adaptation a été écrite pour 3 comédiens (2 H + 1 F)

La distribution, toutefois, pouvant être très modulable. Certaines voix off, disparaissant au profit de comédiens.

Des comédiens pouvant remplacer des comédiennes (C'est le cas de la « Directrice » dans « Monsieur Badin ». A l'origine, il s'agissait d'un « Directeur »)

Pièces retenues : - Monsieur Badin
- La peur des coups
-La paix chez soi
-Les Boulingrin

Personnages : *Intro, liens et final* :
-Vendeuse de journaux
-Vendeur de journaux
-Courteline
-Miguel Chevalot (*Michel Chevalet*- journaliste spécialisé dans l'actualité scientifique sur TF1)

Monsieur Badin :
-La directrice (qui peut être jouée par 1H)
-L'horloge
-Ovide
-Monsieur Badin

La peur des coups :
-Elle (Aglaé)
-Lui (Charles)

La paix chez soi :
-Valentine Trielle
-Edouard Trielle

Les Boulingrin :
-Félicie (La bonne –off))
-Monsieur Boulingrin
-Madame Boulingrin
-des Rillettes

(NB : Cette adaptation- voir explications ci-dessus - a été étudiée pour être jouée avec 2 comédiens et 1 comédienne. Pour les vêtements, les hommes auront le même pantalon pour les 4 pièces. Ils ne changeront que le « haut » en revêtant une nouvelle veste.

Quant aux femmes, elles porteront un juste-au-corps. Seul le « haut » changera à chaque pièce.

Le comédien qui joue « Courteline », s'il ne joue pas dans toutes les pièces, devra néanmoins participer à la dernière - « les Boulingrin ».

ENFIN : Si l'on juge que les mots « conomètre », et « con » sont difficiles à faire passer, ceux-ci peuvent être changés en « idiomètre à alcool », « stupidités », « imbécilités », « idioties »... etc... le vocabulaire ne manquant pas... Sachez, cependant que c'est bien Courteline, en personne, qui est l'auteur du « conomètre » !)

(Dans la salle...)

Le vendeur de journaux : Dernière minute ! ...

La vendeuse de journaux : ... Aujourd'hui, en exclusivité, sur « L'Echo de Paris » ...

Le vendeur de journaux : ... La dernière invention de Georges Courteline...

La vendeuse de journaux : ... « Le conomètre à alcool » ...

Le vendeur de journaux : ... « L'Echo de Paris » ! Demandez ! Demandez... ! Merci Madame.

La vendeuse de journaux : Demandez « L'Echo de Paris » ! Edition spéciale ! Merci Monsieur.

Le vendeur de journaux : De son principe à son utilisation ! « Le conomètre à alcool » de Georges Courteline... ! !

La vendeuse de journaux : ...Le tout abondamment commenté et illustré ! « L'Echo de Paris » ! Demandez ! Demandez ! Merci Madame ! Merci Monsieur !

Le vendeur de journaux : « L'Echo de Paris ! » Edition spéciale ! Demandez !

*(Accumulation de jingles très courts. De ceux utilisés en cas d'éditions spéciales, pour couper une émission. Trois notes, le plus souvent...
Jingles de RTL, Europe n°1, TF1)*

Voix off de Miguel Chevalot : « Le conomètre à alcool » ... Comment ça marche... ? Il n'y a qu'à le demander à son inventeur.

*(-Lumière sur l'avant-scène, côté cour – On y découvre Courteline, à côté d'une table de bistrot, où l'attend un verre de *« précipité » ...
Selon toute apparence, on prend ses explications en cours*

-Il tient une grande règle graduée en bois ... qui se révélera, plus tard, être une jauge
-Au-dessus de sa tête, une pancarte: « Auberge du Clou »
-A côté, un petit écriteau : « Les dames ne sont pas invitées » ... en référence à son appartenance à la « Goguette du Cornet », où les femmes n'étaient pas admises.
-A sa gauche, son invention : « Le conomètre à alcool »... Il s'agit d'un imposant tube de verre, (plastique, pour nous) posé sur un cube recouvert d'un tissu noir... Un tuyau s'échappant de l'appareil et gagnant les coulisses à l'insu du public... afin de permettre à un acolyte de souffler, afin de faire monter le niveau du liquide dans le tube
NB : Les vendeurs de journaux en ont profité pour s'éclipser, afin de se préparer à jouer la première pièce.
*anissette)

Voix off de Miguel Chevalot(*) : Le « conomètre à alcool », Georges Courteline, A QUOI CA SERT ?

Courteline : A mesurer le degré de stupidité des gens.

Voix off de Miguel Chevalot : Un gadget en quelque sorte ?

Courteline : Un gadget reconnu par la faculté de médecine de Paris, Miguel* Chevalot ! (Prononcer à la française)

Voix off de Miguel Chevalot : Ah ! Quand même !?

Courteline : Comme il y a pas mal de gens sur terre, qui sont porteurs du virus de la connerie sans le savoir, j'ai pensé qu'il était bon de leur en faire prendre conscience, afin de ne pas contaminer leur entourage, davantage!

Voix off de Miguel Chevalot : La connerie, ça s'attrape ?

Courteline : Exactement.

Voix off de Miguel Chevalot : Vous en faites donc une question de salubrité publique ?

Courteline : En effet. Avec mon invention, je rends service à la collectivité. Pensez aux ravages que peut provoquer ce fléau au sein d'un couple !

Voix off de Miguel Chevalot : Je n'ose même pas y penser. Il s'agit donc d'une mesure prophylactique, en quelque sorte ?

Courteline : Pas seulement. Prise à temps, la maladie, puisqu'il faut bien – hélas ! - l'appeler par son nom, n'est pas rédhitoire.

Voix off de Miguel Chevalot : Il y a donc de l'espoir pour les malades ?

Courteline : A condition que ceux-ci, se sachant atteints, puissent accepter l'idée de se faire soigner. Puis j'ai toujours pensé qu'il fallait toujours dire aux cons qu'ils sont cons. Il faut leur donner une chance de s'améliorer.

Voix off de Miguel Chevalot : Monsieur Courteline, résumons-nous :

En1 : Détection

En 2 : Prise de conscience

En 3 : Remédiation

En 4 : Guérison

Courteline : Tout dépend du degré de bêtise atteint par le sujet. Parfois, la connerie est si profonde, qu'elle peut faire exploser le mercure. A ce moment-là, on ne dépasse même pas le niveau 1.

Voix off de Miguel Chevalot : Il y aurait des cas désespérés...

Courteline : ...Et désespérants. A ce moment-là, on ne peut plus rien faire pour eux.

Voix off de Miguel Chevalot : Même avec un bon vaccin anti-connerie ?

Courteline : Même après plusieurs piqûres de rappel.

Voix off de Miguel Chevalot : Mais, ne craignez-vous pas qu'avec votre appareil, le con devienne plus con qu'avant ?

Courteline : C'est un risque à prendre. En l'état actuel de nos connaissances, nul ne peut présager des réactions secondaires. Une récurrence étant toujours à craindre. Et, bien entendu, une récurrence encore plus forte, qu'au moment où la maladie a été diagnostiquée.

Voix off de Miguel Chevalot : En ce cas, que faites-vous ?

Courteline : Rien.

Voix off de Michel Chevalet : Rien ?

Courteline : Après, ce serait de l'acharnement thérapeutique. Et ce n'est plus de mon ressort. Ce qui pose à nouveau le problème de l'euthanasie.

Voix off de Miguel Chevalot : Naturellement. Enfin, Maître, pour conclure notre propos, vous venez de nous parler des applications de votre appareil, mais vous n'avez pas évoqué son fonctionnement. Expliquez-nous le « conomètre », COMMENT CA MARCHE ?

Courteline : Son principe est très simple. Le patient se penche au-dessus de l'instrument. Son cerveau émet alors des vibrations, lesquelles provoquent des ondes qui se répandent sur le liquide. Ce qui constitue la preuve manifeste de la montée dudit liquide dans le tube...

Voix off de Miguel Chevalot : Ce liquide, justement de quoi s'agit-il ? De mercure, nous avez-vous dit tout à l'heure ?

Courteline : A l'origine. Mais le mercure nous ayant été interdit depuis peu, par la faculté, en raison de sa nocivité, nous avons dû le remplacer par de l'alcool coloré.

Bref. A ce moment-là, vous plongez votre jauge dans le récipient. Celle-ci étant graduée de 0 à 15, (*Montrant puis s'exécutant*) vous pouvez ainsi évaluer le degré de dangerosité du patient. De cette manière, vous saurez s'il présente un danger potentiel pour son entourage. (*Essuyant sa jauge avec son mouchoir*) Auquel cas, il faudra l'interner.

Voix off de Miguel Chevalot : Intéressant ce que

TEXTE DEPOSE A LA SACD

Son utilisation est soumise à l'autorisation de l'auteur via la SACD

(Il s'agit d'un premier extrait...) Pour obtenir la suite, écrire christian.moriat@orange.fr

*La voix de Michel Chevalet par un imitateur serait la bienvenue

MONSIEUR BADIN

Le cabinet du directeur. Celui-ci, installé à sa table de travail, donne des signatures qu'il éponge aussitôt.

Un homme ou une femme –justaucorps noir - prise en sandwich entre deux grands cadrans d'horloge. Elle porte l'un sur la poitrine (détachable), l'autre dans le dos. Elle est figée. Elle symbolise le temps

Brusquement, la Directrice s'interrompt, appuie sur un bouton de son « interphone de bureau»

Commentaires :

Quel est l'élément important à visualiser ? Le Temps. Matérialisé par...le cadran géant d'une horloge... Un cadran détachable sur la poitrine d'un H peut suffire. (Ou bien, à côté de lui. En ce cas, il peut même être plus gros. Il peut également s'amuser avec, passer devant, derrière, jouer au cerceau, le faire rouler, comme un enfant avec une baguette... ?)

Mais s'il en a un derrière le dos et qu'il puisse régler l'heure, quand il se retourne, c'est le public qui sera surpris. (Ex : Quand il remonte le temps, il tourne le dos au public - quand le temps s'écoule, il est face à lui)

Ces mouvements circulaires des aiguilles et même du cadran, autour de la scène, symbolisent l'heure, qui tourne.

L'objectif : Traduire la chute des heures.

Personnages : - 2H (Badin et l'horloger)

-1F (La Directrice)

Durée : entre 10 et 15 mn

Mobilier : Une ou deux chaises et un bureau

La directrice : Ovide ?

Voix off d'Ovide : Oui, madame la Directrice.

La directrice : Est-ce que M. Badin est venu ?

Voix off d'Ovide : Oui, Madame la Directrice.

La directrice (stupéfaite) : M. Badin est là ?

Voix off d'Ovide : Parfaitement.

La directrice: Réfléchissez à ce que vous dites. Je vous demande si monsieur Badin, l'expéditionnaire du troisième bureau, est à son poste, oui ou non.

Voix off d'Ovide : Madame la Directrice, il y est !

La directrice (*souçonneuse*) : Ovide, vous avez bu.

Voix off d'Ovide (*désespéré*) : Moi !...

La directrice: Allons ! avouez la vérité ; je ne vous dirai rien pour cette fois.

Voix off d'Ovide : (*des larmes dans la voix*) : Madame la Directrice, je vous jure !... J'ai bu qu'un verre de coco.

La directrice: (*à elle-même*) : La présence de monsieur Badin au ministère constitue un tel phénomène, une telle anomalie !... Enfin, nous allons bien le voir. Allez me chercher monsieur Badin.

Voix off d'Ovide : Bien, Madame la Directrice.

(La Directrice s'est remise à la besogne. Long silence. Enfin, à la porte trois petits coups.

La directrice: Entrez !

(Apparition de M. Badin)

Monsieur Badin (*saluant jusqu'à terre*) : Madame la Directrice ...

La directrice (*toujours plongée dans ses signatures*) : Bonjour, monsieur Badin. Prenez un siège, je vous en prie.

Monsieur Badin : Je suis confus...

La directrice : Du tout, du tout. Dites-moi, monsieur Badin, voilà près de quinze jours que vous n'avez pas mis le pied à l'Administration.

Monsieur Badin (*humble*) : Ne m'en parlez pas !...

La directrice: Permettez ! C'est justement pour vous en parler, que je vous ai fait prier de passer à mon cabinet. Voilà, dis-je, près de quinze jours que vous n'avez pas mis le pied à l'Administration. Tenu au courant de votre absence par votre chef de bureau, et inquiet pour votre santé, j'ai envoyé six fois le médecin du ministère prendre chez vous de vos nouvelles. On lui a répondu six fois que vous étiez à la brasserie.

Monsieur Badin : Madame la Directrice, on lui a menti. Mon concierge est un imposteur que je ferai mettre à la porte par le propriétaire.

La directrice: Fort bien, monsieur Badin, fort bien : ne vous excitez pas ainsi.

Monsieur Badin : Madame la Directrice, je vais vous expliquer. J'ai été retenu chez moi par des affaires de famille. J'ai perdu mon beau-frère...

La directrice: Encore !

Monsieur Badin : Madame la Directrice !

La directrice : Ah çà ! monsieur Badin, est-ce que vous vous fichez de moi ?

Monsieur Badin : Oh !...

La directrice : À cette heure, vous avez perdu votre beau-frère, comme déjà, il y a trois semaines, *(L'horloger est dos au public... Les aiguilles de l'horloge s'affolent en remontant le temps)* vous aviez perdu votre tante, comme vous aviez perdu votre oncle le mois dernier, *(Idem)* votre père à la Trinité, *(Idem)* votre mère à Pâques ! Sans préjudice, naturellement, de tous les cousins, cousines, et autres parents éloignés que vous n'avez cessé de mettre en terre à raison d'au moins un la semaine. *(Idem)* Quel massacre ! non, mais quel massacre ! A-t-on idée d'une boucherie pareille !... Et je ne parle ici, notez bien, ni de la petite sœur qui se marie deux fois l'an, ni de la grande qui accouche tous les trois mois. Eh bien ! monsieur, en voilà assez. Que vous vous moquiez du monde, soit ! mais il y a des limites à tout, et si vous supposez que l'Administration vous donne deux mille quatre cents francs pour que vous passiez votre vie à marier les uns, à enterrer les autres, ou à tenir sur les fonts baptismaux, vous vous mettez le doigt dans l'œil !

(Face au public, cette fois, l'horloger fait lentement tourner les aiguilles... à l'avant cette fois)

Monsieur Badin : Madame la Directrice...

La directrice: Taisez-vous... ! Alors quoi ? Naïvement vous vous êtes fait à l'idée que les choses pouvaient continuer de ce train ?... Non, monsieur Badin ; cent fois, non ! J'en suis las, moi, des enterrements, et des mariages, et des baptêmes !... Désormais, c'est de deux choses l'une : la présence ou la démission ! Choisissez ! Si c'est la démission, je l'accepte. Je l'accepte à cet instant même. Est-ce clair ? Si c'est le contraire, vous me ferez le plaisir d'être ici chaque jour sur le coup de dix heures, et ceci à partir de demain. Est-ce clair ? J'ajoute que le jour où la fatalité, cette fatalité odieuse qui vous poursuit, et qui semble se faire un jeu de vous persécuter, viendra vous frapper de nouveau dans vos affections de famille, je vous balancerai, moi ! Est-ce clair ?

Monsieur Badin : Ah ! vous me faites bien de la peine, Madame la Directrice!
À la façon dont vous me parlez, je vois bien que vous n'êtes pas content.

La directrice: Allons donc ! Mais vous vous trompez ; je suis fort satisfait au contraire !

Monsieur Badin : Vous raillez.

La directrice : Moi !... monsieur Badin ?... que j'eusse une âme si traîtresse !... qu'un si lâche dessein...

Monsieur Badin : Si, madame ; vous raillez. Dieu vous garde, madame la Directrice, de vivre jamais un quart d'heure de ma vie d'employé!

La directrice (étonnée) : Pourquoi cela ?

Monsieur Badin : Écoutez, Madame la Directrice. Avez-vous jamais réfléchi au sort du pauvre fonctionnaire qui, systématiquement, opiniâtrement, ne veut pas aller au bureau, et que la peur d'être mis à la porte hante, poursuit, torture, martyrise, d'un bout de la journée à l'autre ?

La directrice : Ma foi non.

Monsieur Badin : Eh bien! Madame la Directrice c'est une chose épouvantable, et c'est là ma vie, cependant. Tous les matins, je me raisonne, et je me dis (*L'horloger se retourne et vient de mettre les aiguilles à 10 heures moins le quart...*): " Va au bureau, Badin ; voilà plus de huit jours que tu n'y es allé ! » Je m'habille, alors, et je pars ; je me dirige vers le bureau. Mais ouitche ! j'entre à la brasserie ; je prends un bock..., deux bocks..., trois bocks ! Je regarde marcher l'horloge, pensant : " Quand elle marquera l'heure, je me rendrai à mon ministère." (*Les premiers coups de 10 h sonnent... les autres coups s'évanouissent dans l'espace...*)

Malheureusement, quand elle a marqué l'heure, j'attends qu'elle marque le quart ; (*10h15... Un coup*) quand elle a marqué le quart, j'attends qu'elle marque la demie...

La directrice : Quand elle a marqué la demie, (*10h30... deux coups*) vous vous donnez un quart d'heure de grâce... (*10h45... trois coups*)

Monsieur Badin : Parfaitement ! Après quoi je me dis : " Il est trop tard. (*L'horloger faisant rouler son cadran autour du plateau*) J'aurais l'air de me moquer du monde. Ce sera pour une autre fois ! " Quelle existence ! Moi qui avais un si bon estomac, un si bon sommeil, une si belle gaieté, je ne prends plus plaisir à rien, tout ce que je mange me semble amer comme du fiel ! Si je sors, je longe les murs comme un voleur, l'œil aux aguets, avec la peur incessante de rencontrer un de mes chefs ! Si je rentre, c'est avec l'idée que je vais trouver chez le concierge mon arrêté de révocation ! Je vis sous la crainte du

TEXTE DEPOSE A LA SACD
Son utilisation est soumise à l'autorisation de l'auteur via la SACD
(Il s'agit d'un second extrait) Pour obtenir la suite, écrire christian.moriat@orange.fr

*(Retour sur le devant de scène – Côté cour où nous retrouvons
Courteline près de son appareil et de sa table de bistrot à « L'auberge du
Clou »)*

Voix off de Miguel Chevalot : N'auriez-vous pas quelqu'un de plus réactif ? Pour l'instant, Maître, si je puis me permettre, vous ne nous avez rien montré. Alors Monsieur Courteline, je répète ma question : « Le conomètre, COMMENT CA MARCHE » ?

Courteline : Patience. Nous sommes tombés sur un cas d'espèce. Cette fois, dans la scène qui va suivre, les maris sont si lâches et de si mauvaise foi, qu'on ne devrait pas tarder à observer un premier cas.
Charles, s'il vous plaît !

Charles : *(Passant sa tête des coulisses)* Oui ?

Courteline : Vous voulez venir ?

Charles : C'est à quel sujet ?

Courteline : Auriez-vous l'amabilité de vous pencher au-dessus du tube ?

Charles : C'est pourquoi faire ?

Courteline : Vous le verrez bien. Que diantre ! Faites ce que je vous dis.

*(-Charles s'exécutant
-Frémissement du liquide qui ne tarde pas à bouillir
-De la fumée s'échappant du tube)*

Charles : Oh la ! Ca fume!

Courteline: Merci. A présent vous pouvez vous retirer.

Charles : C'est tout ?

Courteline : C'est tout.

(Charles regagnant les coulisses)

Voix off de Miguel Chevalot : Hé bien, dites-moi ! Bel

TEXTE DEPOSE A LA SACD

Son utilisation est soumise à l'autorisation de l'auteur via la SACD

(Il s'agit d'un troisième extrait)... Pour obtenir la suite, écrire christian.moriat@orange.fr

La peur des coups

Personnages :ELLE (Aglé)
LUI (Charles)
Un pantalon de soldat pendu à un cintre par des bretelles

TEMPS : 20 mn

Mobilier : 1 lit
1 fauteuil
1 chaise
1 cheminée
1 guéridon

Commentaires : *Importance de l'habillement. D'où présence d'un pantalon pendu par des bretelles à un porte-manteau, lequel descend ou remonte des cintres et qui provoque « LUI » en le heurtant dans le dos. Plusieurs scènes d'escrime (avec une canne) entre LUI et le pantalon devenu un véritable personnage (Symbolisant le soldat qui a cocufié LUI)*

Ces duels ajoutant davantage de dynamisme à la pièce

Soit : -le pantalon descend des cintres et coulisse de droite à gauche et de gauche à droite... Afin de heurter « LUI », de l'attaquer, d'esquiver ses attaques, de fuir, etc...

Soit : -Un fil de nylon que l'on incline, de jardin à cour et de cour à jardin, pour permettre au cintre qui supporte le pantalon de glisser... Mais possible uniquement sur les petites scènes

NB : La première solution semblant plus crédible...)

Bruit d'une clef ayant du mal à trouver le trou de la serrure... Elle tourne, tourne, nerveusement, pendant qu'on entend...

En coulisses :

Lui. Flûte !

ELLE. Ne te gêne pas pour moi. Ça me contrarierait.

Lui, *(qui depuis une demi-heure attendait le moment d'éclater.)* — Toi, tu vas nous fiche la paix.

(Un temps. Enfin, la porte s'ouvre...)

Entrant, par la droite, l'un suivant l'autre :

ELLE. Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Lui. Tu m'embêtes.

ELLE. C'est le souper qui n'est pas descendu ?

Lui. C'est bien. En voilà assez. Je te prie de me fiche la paix.

ELLE, *(à part)*. Retour de bal. La petite scène obligée de chaque fois. Ah ! Dieu !...

(Lui, enflamme une allumette, va à la lampe dont il soulève le verre. Puis...)

Lui, *(à mi-voix)* Ce n'est pas la peine. Il fait jour.

ELLE, *(qui enlève sa mantille et sa pelisse et qui s'étonne de le voir rouler une cigarette.)* Eh bien, tu ne te couches pas ?

Lui. Non.

ELLE. Pourquoi ?

Lui. Si on te le demande, tu diras que tu n'en sais rien.

ELLE. Comme tu voudras. *(A part.)* Prends garde que je commence. Prends bien garde. *(Lui va et vient par la pièce, les mains aux reins, ruminant de sombres pensées. Des grondements rôdent dans le silence. Rencontre avec une chaise. Il l'empoigne, vient la planter à l'avant-scène, et l'enfourche, toujours sans un mot. Enfin : Lui, se décide à mettre le feu aux poudres.)* Eh bien, tu es satisfaite.

ELLE. A propos de quoi ?

Lui. Dame, tu serais difficile... Tu t'es assez...

ELLE. N'use pas ta salive, je sais ce que tu vas me dire. (*Très simple.*) Je me suis fait peloter.

Lui. Oui, tu t'es fait peloter !

ELLE, (*Assise près du lit et commençant à se dévêtir.*) Là ! Oh ! Je connais l'ordre et la marche. Dans un instant je me serai conduite comme une fille, dans deux minutes tu m'appelleras sale bête; dans cinq tu casseras quelque chose. C'est réglé comme un protocole. Et pendant que j'y pense... (*Elle va à la cheminée, y prend une poterie ébréchée qu'elle dépose sur un guéridon, à portée du bras de Monsieur*)... je te recommande ce petit vase. Tu l'as entamé il y a six semaines en revenant de la soirée de l'Instruction Publique, mais il est encore bon pour faire des castagnettes. (*Monsieur, furieux, envoie l'objet à la volée à l'autre extrémité de la pièce.*)

ELLE Tu commences par la fin ? Tant mieux ! Ça modifiera un peu la monotonie du programme.

LUI, (*se levant comme mû par un ressort.*) Ah ! Assez ! Ne m'exaspère pas ! (*Un temps.*) T'es-tu assez compromise !...

ELLE, (*à part*) Sale bête, vous allez voir.

LUI, (*les dents serrées.*) Sale bête !

ELLE, (*A part*) Ça y est.

LUI, Tu t'es conduite...

ELLE : Comme une fille.

LUI : Parfaitement. Ose un peu dire que ce n'est pas vrai ? Ose-le donc un peu, pour voir?... Il n'y a pas de danger, parbleu ! Tu t'es couverte d'opprobre.

ELLE : Oui.

Lui. Tu as traîné dans le ridicule le nom honorable que je porte !

ELLE. Navrante histoire ! A ta place, j'en ferais une plainte.

Lui. Tu t'es compromise de la façon la plus révoltante !

ELLE. Oui, je te dis ! (*Elle va se poster devant la cheminée d'une main qui prend des précautions, elle cueille une large rose épanouie, la met en la nuit de ses cheveux.*)

(*Le pantalon heurtant LUI dans le dos*)

LUI. *(Qui vient de se retourner)* Et avec un soldat, encore !!! *(LUI s'emparant de sa canne et s'en servant comme d'une épée – Se mettant en garde- Puis se livrant à une lutte acharnée avec le pantalon, qui feinte, esquive, etc...)*
Car à cette heure tu donnes dans le pantalon rouge. Ah ! C'est du joli !
C'est du propre !

ELLE, *(debout devant la cheminée, en jupon et en corset.)* Toi, tu as une certaine chance que je t'aie épousé.

Lui. Pourquoi ?

ELLE. Parce que si c'était à refaire...

Lui. Penses-tu que je n'en aie pas autant à ton service ? Je te conseille de parler ! Une femme dans ta position... *(Long regard ironique de Madame.)* Oh ! Ne joue donc pas sur les mots. — ... se galvauder avec un pousse-cailloux !...

(LUI, fier, venant de mettre en fuite le pantalon du soldat)

ELLE. D'abord, c'est un officier...

Lui. C'est un drôle, voilà ce que c'est !... Et un polisson !... Et un sot !... Et un goujat de la pire espèce !... Son attitude à ton égard a été de la dernière inconvenance. Il t'a fait une cour scandaleuse !

ELLE, *(l'ongle aux dents.)* — Pas ça !

Lui. Tu mens !

ELLE. Charmante éducation.

Lui. Tu mens !

ELLE, *(agacée)* Et quand je mentirais ? Quand il me l'aurait faite la cour, ce brin de cour autorisé d'homme du monde à honnête femme ? Le grand malheur ! La belle affaire !

Lui. Pardon...

ELLE. D'ailleurs, quoi ? Je te l'ai présenté. Il fallait te plaindre à lui-même, au lieu de te lancer comme tu l'as fait dans un déploiement ridicule de courbettes et de salamalecs. Et « Mon capitaine » par-ci, et « Mon capitaine » par là, et « Enchanté, mon capitaine, de faire votre connaissance ». Ma parole, c'était écœurant de te voir ainsi faire des grâces et arrondir la bouche en derrière de poule, avec une figure d'assassin. Tu étais vert comme un sous-bois. *(Elle passe et revient vers le lit.)*

Lui. Je...

ELLE. Seulement voilà... ce n'est pas la bravoure qui t'étouffe...

Lui. Je...

ELLE. Alors tu n'as pas osé...

Lui. Je...

ELLE. Comme le soir où nous étions sur l'Esplanade des Invalides à voir tirer le feu d'artifice, et où tu affectais de compter les fusées et de crier : « Sept !... Huit !... Neuf !... Dix !... Onze ! » Pendant que je te disais tout bas : « Il y a derrière moi un homme qui essaie de passer sa main par la fente de mon jupon. Fais-le donc finir. Il m'ennuie. »

Lui, *(jouant dans la perfection la comédie de l'homme qui ne comprend pas.)*— Je ne sais pas ce que tu me chantes avec ton histoire d'esplanade; mais pour en revenir à ce monsieur, si je ne lui ai pas dit ma façon de penser, c'est que j'ai cédé à des considérations d'un ordre spécial : l'horreur des scandales publics, le sentiment de ma dignité...

ELLE. ... la peur bien naturelle des coups, et cætera, et cætera.

Lui, *(brûlé comme au fer rouge.)* — Tu es plus bête qu'un troupeau d'oies ! *(Rires de Madame.)* Ah ! et puis ne ris pas comme ça. Je sens que je ferais un malheur !... La peur des coups ! La peur des coups !

ELLE. Bien sûr oui, la peur des coups. Tu n'as pas de sang dans les veines.

Lui. C'est de moi que tu parles ?

ELLE. Non. Du frotteur.

Lui. Par exemple; celle-là est raide ! Moi, moi, je n'ai pas de sang dans les veines ?

*(- Le pantalon le heurtant de nouveau dans le dos
- Nouvel engagement... Moulinets... Attaques... Ripostes...)*

Lui. En six mois de temps, j'ai flanqué onze bonnes à la porte, et je n'ai pas de sang dans les veines ? ... *(Pantalon mis en fuite – Puis, LUI se ravisant)* D'ailleurs c'est bien simple. Où est l'encre ? *(Il s'installe devant le guéridon, attire à soi un petit buvard de dame et en tire un cahier de papier.)* Je ne voulais pas donner de suite à cette affaire...

ELLE. Ça, je m'en doute.

Lui. ... me réservant de dire son fait à ce monsieur le jour où je le rencontrerais. Mais puisque tu le prends comme ça, c'est une autre

paire de manches, je vais vous faire voir à tous les deux, à cet imbécile et à toi, si j'ai du sang dans les veines oui ou non et si je suis un monsieur qui a peur des coups. *(Il écrit.)* « Monsieur, votre attitude à l'égard de ma femme a été celle « du dernier des goujats et du dernier des paltoquets. »

ELLE. Ne fais donc pas l'intéressant. Tu sais très bien que tu n'as pas son adresse.

Lui, *(qui continue à écrire.)*— J'ai son nom et le numéro de son régiment. C'est suffisant et au-delà. *(Il paraphe sa lettre d'une arabesque imposante.)* Pas de sang ! Pas de sang !... Ah ! Ah ! C'est du sang, qu'il te faut ? Eh bien, ma fille, tu en auras, et plus que tu ne le penses peut-être. Voilà un petit mot de billet dont je ne suis pas mécontent et qui n'est pas, j'ose le prétendre, dans un étui à lunettes. *(Il ricane.)* Qu'est-ce que tu attends ?

ELLE, *(qui est demeurée silencieuse, la main tendue.)* — La lettre, pour la faire mettre à la poste. Il est huit heures, la bonne est levée.

Lui, *(après avoir clos l'enveloppe.)* — Voici. *(Il lui tend la lettre, mais, à l'instant où elle va la prendre, il la retire d'un brusque recul de la main et l'enfouit en la poche de son habit.)* Et puis, au fait, non. Je la mettrai moi-même à la boîte. Je serai plus sûr qu'elle arrivera.

ELLE. A Pâques.

Lui, *(étonné.)* A Pâques ?...

ELLE. Ou à la Trinité.

Lui. On se gausse ? Le temps va changer. *(Geste de Madame.)* Il suffit. Tes insinuations en demi-teintes font ce qu'elles peuvent pour être blessantes, heureusement la sottise n'a pas de crocs. Ta perfidie me fait lever le cœur et ta niaiserie me fait lever les épaules; voilà tout le fruit de tes peines. Là-dessus, tu vas me faire le plaisir de te taire, ou alors ça va se gêter. Je veux bien me borner, en principe, à remettre un goujat à sa place par une lettre plus qu'explicite, mais c'est à la condition, à la condition expresse, que la question sera tranchée et que je n'entendrai plus parler de lui. *(Indigné, les bras jetés sur la poitrine. Puis, retour du pantalon- Nouveau duel avec sa canne)* Comment ! Voilà un galapiat, un traîneur de rapière en chambre, qui non seulement manquerait de respect à ma femme, mais viendrait par-dessus le marché mettre la zizanie chez moi ? Troubler la paix de mon ménage ? Oh ! Mais non ! Oh ! Mais n'en crois rien ! Donc, tu peux te le tenir pour dit la moindre allusion à ce monsieur, la moindre ! C'est clair, n'est-ce pas ? et ce n'est plus une lettre qu'il recevrait de moi.

ELLE. Qu'est-ce qu'il recevrait ?

Lui, *(très catégorique).* Mon pied.

(Il donne un violent coup de pied au soldat par l'intermédiaire du pantalon)

ELLE. Ton pied ?

Lui. Mon pied en personne, si j'ose m'exprimer ainsi.

ELLE, *(pouffant de rire.)* Pfff.

Lui, *(qui saute sur son pardessus et l'endosse.)* Veux-tu que j'y aille tout de suite.

ELLE, *(froidement.)* Je t'en défie.

Lui, *(son chapeau sur la tête.)* Ne le répète pas.

ELLE. Je t'en défie.

Lui. Fais attention.

ELLE. Je t'en défie !

Lui. Pour la dernière fois, réfléchis bien à tes paroles. *(Solennel, la main sur son cœur.)* Devant Dieu qui me voit et m'entend, nous nagerons dans la tragédie si je passe le seuil de cette porte.

ELLE, *(courant à la porte qu'elle ouvre).* — Le seuil ? Le voilà, le seuil ! Et voici la porte grande ouverte.

Lui. Aglaé...

ELLE. Passe-le donc, un peu ! Passe-le donc, le seuil de la porte ! Non, mais passe-le donc, que je voie, et va donc lui donner de ton pied, à ce monsieur.

Lui. Aglaé...

ELLE. Mais va donc, voyons ! Qu'est-ce qui te retient ? Qu'est-ce qui t'arrête ? Va donc ! Va donc ! Va donc ! Va donc !

LUI, *(jouant la stupéfaction.)* Tu me donnes des ordres, Dieu me pardonne ! « Va donc ! » dit madame, « Va donc ! » *(Retirant son paletot qu'il jette au dossier d'un siège.)* C'est étonnant comme j'obéis ! *(Haussement apitoyé de l'épaule.)* En vérité, tu aurais seulement dix ans de moins, je t'administrerais une fessée pour te rappeler au sentiment des convenances. Qui est-ce qui m'a bâti une morveuse pareille !... une gamine, on lui presserait le nez il en sortirait du lait, qui se permet de donner des ordres et de dire « Va donc » à son mari !

ELLE, *(installée près du lit et attaquant son pantalon.)* Le fait est qu'en parlant ainsi j'ai perdu une belle occasion de garder pour moi des paroles inutiles.

Lui. Et tu en perds une seconde en émettant cette vérité d'une ambiguïté si piquante. Car tu la juges telle, j'imagine.

ELLE. Trop polie pour te démentir.

Lui. Oui ? Eh bien, j'ai le regret de t'apprendre que le jour où l'esprit et toi vous passerez par la même porte, nous n'attraperons pas d'engelures.

ELLE. Ce qui veut dire qu'il fera singulièrement chaud ?

Lui. Singulièrement chaud, oui, ma fille. *(Goguenard.)* Tu as cru que c'était arrivé ?

ELLE. Comment ? *(Elle est revenue à la cheminée. En chemise, les pieds nus dans des mules, elle se prépare un verre d'eau sucrée.)*

Lui. Tu ne t'es pas aperçue que je me moquais de toi ?

ELLE. Je l'avoue.

Lui. Tu ne t'es pas rendu compte que je mystifiais ta candeur ?

ELLE. Ma foi non.

Lui. Jour de Dieu ! Comme toutes les personnes de ton sexe. Tu as de la naïveté de reste. Je t'en prie, laisse-moi rire; c'est trop drôle. *(Il se pâme.)* Me voyez-vous ? Non, mais me voyez-vous, tombant à huit heures du matin dans un quartier de cavalerie, le camélia à la boutonnière, et tirant les oreilles à ce monsieur devant un escadron rangé en bataille ?...

ELLE. Ça ne manquerait pas de chic.

Lui. Comment donc !...

ELLE. Qu'est-ce qui t'empêche de le faire ?

Lui. Rien !... une niaiserie ! La moindre des choses !

ELLE, *(qui se met au lit.)* Enfin, quoi ?

(Nouvelle apparition du pantalon de soldat, dansant au bout de son porte- manteau... pour mieux provoquer LUI, qui ne bronche pas... Il fera même quelques pas en avant, comme si le pantalon le poussait dans le dos)

Lui. Moins que rien, je te dis. Le sentiment du plus élémentaire devoir : le respect de l'uniforme français. Tu vois que ça ne valait pas la peine d'en parler.

ELLE, (*couchée*) Comprends pas.

Lui. Bien entendu. Un morveux d'officier m'outrage. Je ne lui casse pas les reins ; pourquoi ? Parce que mon patriotisme parlant plus haut que ma violence me crie : « Ne fais pas ça, ce serait mal. Songe à la France qui est ta mère, et n'attende pas, par un châtement public, au prestige de l'épaulette. » Je m'incline. Tu ne comprends pas. Si tu te figures que ça m'étonne !

ELLE. Cœur magnanime !

Lui. Tais-toi donc, vous êtes

TEXTE DEPOSE A LA SACD

Son utilisation est soumise à l'autorisation de l'auteur via la SACD

(Il s'agit d'un quatrième extrait)... Pour obtenir la suite, écrire christian.moriat@orange.fr

(Retour sur le devant de scène – Côté cour où nous retrouvons Courteline près de son appareil et de sa table de bistrot à « L'auberge du Clou »)

Voix off de Miguel Chevalot : Vous aviez raison, Maître. Il est excellent ! Mais son ménage... COMMENT CA MARCHE ?

Courteline : Il ne marche pas, Monsieur Chevalot. Il ne marche pas. Il piétine.

Voix off de Miguel Chevalot : Je me disais aussi...

Courteline : Mais, vous allez pouvoir juger de l'hypersensibilité de mon « conomètre ». Car j'ai encore plus fin. Edouard, svp... ! Monsieur Edouard !

Edouard : J'arriive !

(Apparition d'Edouard)

Edouard : C'est pour la visite médicale ?

Courteline : *(Avec douceur, comme s'il parlait à un grand malade)* C'est cela. Je vois que vous en avez parlé avec vos petits camarades, en coulisses. Il s'agit en effet de la visite annuelle du travail.... Alors, Edouard Trielle, toujours bon pied bon œil ?

Edouard : Toujours. Monsieur Courteline. Toujours.

Courteline : Nous allons voir cela. *(A Miguel)* Je vous présente un de mes confrères : écrivain à deux sous.

Voix off de Miguel Chevalot : Dramaturge ?

Courteline : Non. Auteur de roman-feuilleton. A 30 lignes par mois.

Edouard : Dépêchez-vous, Monsieur Courteline. Justement, je suis en retard. Je n'ai pas terminé mes 30 lignes. Et on est en fin de mois. Alors, si on pouvait se dépêcher...

Courteline : On va se dépêcher. Veuillez mettre la tête au-dessus du tube, svp.

Edouard : Qu'est-ce que c'est que ce truc-là ? Il n'y en n'avait pas l'an dernier ?

Courteline : C'est tout nouveau. *(Montrant à Miguel)* Voyez ce léger frémissement.

Voix off de Miguel Chevalot : Où ?

Courteline : Là. A la surface.

Voix off de Miguel Chevalot : Je ne vois rien. Moi... Ah si ! Ca y est ! Je le vois. Mais, il faut de bons yeux.

Courteline : C'est le frémissement type de l'homme qui se croit intelligent, mais qui finit tout de même par se faire rouler par sa femme.

Voix off de Miguel Chevalot : Noon ?

Courteline : Croyez-en ma longue pratique... Merci, Edouard Vous

TEXTE DEPOSE A LA SACD

Son utilisation est soumise à l'autorisation de l'auteur via la SACD

(Il s'agit d'un cinquième extrait)... Pour obtenir la suite, écrire christian.moriat@orange.fr

La paix chez soi

Scène Première

Personnages : 1H et 1F – Edouard Trielle

- Valentine Trielle

**Mobilier : - 2 chaises
- 1 bureau (pupitre)**

Durée : entre 20 et 25 mn

(Suggestions : Si possible :

Lanternes à verre de couleur, lampes et lustres en cristal qui descendant des cintres, et montant et puis descendant, s'agitant et cliquetant dès qu'on parle d'eux et provoquant Trielle... Bon sang de lanternes !

Attention : l'électricité est arrivée très tard dans les foyers parisiens... A la mort de Courteline, toutes les maisons ne devaient pas être toutes équipées.)

Scène Première

TRIELLE, seul, debout devant son pupitre et comptant du bout de sa plume le nombre des lignes qu'il vient de pondre.

274, 276, 278 et 285. — Encore trente lignes ! Si, avec cela, le lecteur n'est pas satisfait, il ira se coucher. Quel métier ! *(Il trempe sa plume dans l'encre, se dispose à écrire, soupire, s'étire, bâille longuement.)*
Ça t'ennuie, hein ?... Allons, vieux ! Courage !

(Il se décide et se met à la besogne, se dictant à lui-même à haute voix:)

« *Cependant, bien que l'antique horloge de Saint-Séverin eût depuis longtemps, dans le silence de la nuit, sonné, les trois coups de trois heures...* »

(S'interrompant.)

Les trois coups de trois heures !... Quel métier !
(Il ricane, hausse les épaules, puis poursuit :)

« ... le vieillard continuait sa lente allée et venue. Un manteau de couleur foncée l'enveloppait des pieds à la tête, et des larmes échappées de ses yeux roulaient sur sa barbe de neige. »
(*S'interrompant.*)

C'est vertigineux d'ânerie...

(Il poursuit :)
« Ô honte ! murmurait-il, ô cruel attentat dont mon honneur, après vingt ans, garde encore la brûlure ardente !
(*S'interrompant.*)

...C'est troublant d'imbécillité.
(*Il poursuit :*)

« Quoi, je porterai le fardeau de mon humiliation jusqu'aux portes du tombeau ! Le sang de ma blessure coulant goutte à goutte ! »
(*S'interrompant.*)

Ce petit ouvrage est d'une bêtise ! Il n'y a que le lecteur pour s'en délecter !
(*Il poursuit :*)

« La neige s'était mise à tomber...

(*Coups violents frappés dans la porte de droite.*)
Bon ! ma femme, à présent.
(*Il dépose sa plume. Nouvelle grêle de coups dans la porte.*)
Eh ! une minute, que diable !
(*Il va à la porte qu'il ouvre.*)

Scène Deuxième

VALENTINE

Pourquoi t'enfermes- tu? ! Tu fais de la fausse monnaie ?

TRIELLE

J'avais poussé le verrou, pour ne pas être dérangé. Entre.

VALENTINE, (*entrant*)

Ferme vite que l'inspiration ne se sauve pas.

TRIELLE

Tu as toujours quelque chose d'aimable à me servir.

VALENTINE

Pour qui tu te prends ? Pour Lord Byron ? Ma parole ! Toc !
(*Clignement d'œil.*)

TRIELLE

Tu es bête, Valentine. Je ne me prends pas du tout pour Lord Byron !
Je t'explique que mon travail... (*Au mot de travail, Valentine part d'un
bruyant éclat de rire.*) Si tu crois que c'est pour mon plaisir !

VALENTINE

Et si tu crois le faire pour le plaisir des autres, tu te trompes encore bien
davantage.

TRIELLE

Quel agrément prends-tu à me dire des choses blessantes... ? Bah !
nous verrons bien, de nous deux, celui qui rira le dernier. (*Valentine,
étonnée, le regarde.*) Patience, mon petit loup, patience !

VALENTINE

Quoi ?

TRIELLE

Patience ! te dis-je ; l'heure est proche.

VALENTINE

Qu'est-ce que tu veux dire ?

TRIELLE

Rien. Rien.

VALENTINE

Tu es bien mystérieux.

TRIELLE

Voilà comment nous sommes dans le feuilleton à trois sous la ligne...
Si on abordait les choses sérieuses. Tu as à me parler ?

VALENTINE

C'est probable. A moins que je ne sois venue exprès pour jouir de ta
compagnie.

TRIELLE

Je n'oserais l'espérer. Alors, tu désires ?

VALENTINE

De l'argent.

TRIELLE

Tu n'en as plus ?

VALENTINE

Belle question ! Nous sommes le 1er octobre.

TRIELLE

C'est ma foi vrai.

VALENTINE

Je n'en ai plus du tout ! Et comme je ne me relève pas la nuit, pour te voler, c'est la raison pour laquelle je suis venu t'en demander.

TRIELLE

Qui te parle de voler, bon Dieu, et quelle nouvelle querelle viens-tu me chercher là ? Ne t'ai-je jamais donné le premier de chaque mois, l'argent nécessaire au ménage ? Pendant que le mois court, l'argent file, et la bourse est à sec quand le mois est à bout, c'est aussi simple que cela.

VALENTINE

Puisqu'il en est ainsi, paye-moi ce qui me revient et conserve tes belles phrases pour tes romans. Ils en ont plus besoin que moi. Toc !
(*Clignement d'œil.*)

TRIELLE

Patience !

VALENTINE

Tu dis ?

TRIELLE

L'heure est proche !... plus proche, même, que je ne le pensais.

VALENTINE

Sais-tu ce que tu me fais ?

TRIELLE

Je te fais suer ?

VALENTINE

Ton pouvoir de divination est frappant !

TRIELLE

En attendant, réglons nos petits comptes, (*Il va à sa table et en fait jouer le tiroir d'où il extrait des billets de banque.*) Nous disons ?

VALENTINE

Huit cents ; tu le sais bien.

TRIELLE

Huit cents. (*Feuilletant les billets.*) Un, deux, trois...

VALENTINE

Il y a le loyer.

TRIELLE

Je le paierai à part... Quatre, cinq, six... Je vais te donner le reste en monnaie.

VALENTINE

Si tu veux.

TRIELLE

Ça te sera plus commode. (*Tirant de son gousset un peu d'or et d'argent qu'il aligne au bord de la table.*) Et cinquante, six cent cinquante. Voilà l'affaire.

VALENTINE, *surprise.*

Qu'est-ce que c'est que ça ?

TRIELLE

Ton argent.

VALENTINE

Quel argent ?

TRIELLE

L'argent pour le mois.

VALENTINE

Il n'y a pas le compte.

TRIELLE

Comment, pas le compte ?

VALENTINE

Non.

TRIELLE

Si.

VALENTINE

Est-ce que tu deviens imbécile ? De huit cents francs ôtez six cent cinquante ?

TRIELLE

Reste cent cinquante francs.

VALENTINE

Eh bien ?

TRIELLE

Eh bien quoi ?

VALENTINE

Donne-les moi.

TRIELLE

Ah, non.

VALENTINE

Pourquoi donc ?

TRIELLE

Parce que tu me les dois.

VALENTINE

Moi ?

TRIELLE

Oui, toi.

VALENTINE

Qu'est-ce que tu me chantes ? Tu ne m'as pas prêté d'argent. Et je n'ai pas l'habitude de le jeter par les fenêtres ! Je suis bonne ménagère, j'ai de l'ordre et de l'économie. Tu as eu le temps de t'en apercevoir depuis cinq ans que nous sommes mariés.

TRIELLE

Tu t'écartes de la question. Et tes cent cinquante francs d'amende ?

VALENTINE

Quels cent cinquante francs d'amende ?

TRIELLE

Les cent cinquante francs d'amende que j'ai eu le regret de t'infliger en punition de tes écarts de langage, impertinences diverses et rebellions en tout genre. (*Mutisme ahuri de Valentine.*)
Tu ne comprends pas ?

VALENTINE

Pas une syllabe.

TRIELLE

Je vais te lire le détail ; ça te rafraîchira les idées.
(*Il tire de sa poche un petit calepin qu'il ouvre, et il en commence la lecture.*)
Du 1er septembre : Pour avoir tranché une question sans en connaître le premier mot, puis, convaincue de son erreur, s'y être cramponnée avec mauvaise foi, dans le seul but d'exaspérer le sieur Trielle, homme modéré, patient et doux
..... 3 fr. 95

VALENTINE

Hein ? Quoi ?

TRIELLE

Du 2 : Pour avoir, le sieur Trielle ayant exprimé le désir de dîner un quart d'heure plus tôt, fait servir un quart d'heure plus tard et répondu audit Trielle qui se plaignait sans acrimonie : « Si tu n'es pas content, va-t'en dîner ailleurs. »

..... 6 fr. 70

VALENTINE

Ah ça...

TRIELLE

Du 3 : Pour avoir traité le sieur Trielle de crasseux et de sale grigou parce qu'il se refusait à acheter, comme inutile et coûteuse, une lanterne à verres de couleur en imitation de fer forgé.

..... 3 fr. 95

Du 4 : Pour lui avoir dit : « Te rappelles-tu la fois où je t'ai pardonné d'être rentré à sept heures du matin ? ».

..... 71 francs.

VALENTINE, (*suffoquée*).

Combien ?

TRIELLE

71 francs.

VALENTINE

C'est pour rien.

TRIELLE

Quand on a pardonné aux gens, on ne doit pas le leur rabâcher tout le temps. Et, du reste, pardonné quoi ? Je t'ai expliqué cent fois que j'avais manqué le dernier train.

VALENTINE

Mon œil !

TRIELLE

Crois ce qu'il te plaira de croire ; mais si tu dois me rebattre les oreilles de ta miséricorde jusqu'à ma mort, je préfère entendre tes rancunes.

Toc ! (*Clignement d'œil*)

Je continue :

Du 5: pour avoir été surprise en train de démantibuler la lanterne de l'antichambre, dans le but de forcer le sieur Trielle à en acheter une autre, à verres de couleur, en imitation de fer forgé.

..... 4 fr. 90 ;

Du 6 :...

VALENTINE

Ça va durer longtemps ?

TRIELLE

Quoi ? Le système des amendes ? Tant que tu ne seras pas revenue à un plus juste sentiment des égards auxquels j'ai droit et que j'exige désormais.

VALENTINE

Des égards !

TRIELLE

Oui.

VALENTINE

C'est à mourir de rire.

TRIELLE

Voilà cinq ans que je m'ingénie à excuser ton injustice, que je me crée des devoirs tout exprès, pour avoir le souci de les remplir, et que tu ne t'en es jamais aperçu ! J'en ai par-dessus la tête !

VALENTINE

Je n'ai pas l'habitude qu'on me parle sur ce ton.

TRIELLE

Il y a un commencement à tout.

VALENTINE

C'est ce que nous verrons.

TRIELLE

C'est tout vu.

VALENTINE

Mon cher...

TRIELLE

Tu veux entrer dans des explications ? Entrons ; ça nous promènera. Voilà, je te le répète, cinq années que ma bonne volonté crédite ta mauvaise grâce et que je pardonne chaque jour à la veille, dans l'espérance, toujours déçue, du lendemain. J'ai tout tenté avec beaucoup de douceur et de mansuétude... Prônant la concorde et la joie des unions paisibles... Un beau jour, -hélas !- la patience m'échappant, je me levai, je te pris par le fond du pantalon puis, t'ayant étroitement logée sous mon bras gauche, je t'administrerai...

VALENTINE

Voilà une belle action d'éclat ! Brute ! Lâche ! Goujat !

TRIELLE

Je ne suis, ni un lâche, ni un goujat, ni une brute, ainsi qu'il te plaît à dire. Je suis tout simplement, un pauvre diable d'homme de lettres...

VALENTINE

... sans aucune espèce de talent...

TRIELLE

... sans aucune espèce de talent, mais qui aimerait bien, cependant, trouver dans son petit intérieur une paix qui, à la longue, lui permettrait, peut-être, d'en acquérir. Malheureusement, je vis venir avec tristesse le moment où les fessées t'allaient devenir indifférentes en attendant qu'elles te devinssent agréables ; je dus passer à un tout autre genre d'exercice. C'est alors que j'imaginai de me venger sur le mobilier.

VALENTINE, (*ironique*).

C'était malin.

TRIELLE

D'un coup de tabouret je fis voler en éclats le miroir de l'armoire à glace, j'immolai sans regret, deux chaises, le pot à eau, le casier à musique, la lampe, la pendule, la soupière, le buste de ton oncle Arsène (orgueil de notre humble salon), et divers autres objets de première nécessité. Mais la perspective d'avoir à acheter d'autres meubles me gâta vite la jouissance que je goûtais à les casser ; une fois encore je dus chercher autre chose. Seulement quoi ? M'en aller ? Peut-être. Mais où ? Je commençais à désespérer quand le ciel me suggéra l'idée de te faire payer tes fautes de ta poche ; solution heureuse. Car quoi que tu dises, quoi que tu fasses, tu n'auras de moi ni une chiquenaude, ni le moindre rappel à l'ordre : je mettrai cela sur ta note, tout simplement. Tu paieras à la fin du mois. Plus de querelles, j'en ai assez. Plus de pugilats, j'en suis las. Énergiquement déterminé à avoir la paix chez moi et ne l'ayant pu obtenir par les bons procédés, je prends le parti de l'acheter avec tes propres deniers. Je ne te retiens plus. Tu peux t'en retourner à tes occupations. Je suis au désespoir de te quitter si vite, mais le devoir m'appelle, l'heure me presse et mon journal n'attend pas.

VALENTINE

Quand tu auras assez causé, tu le diras.

TRIELLE

J'ai assez causé.

VALENTINE

C'est heureux. Mes cent cinquante francs.

TRIELLE

Pas un sou.

VALENTINE

Tu ne veux pas me les donner ?

TRIELLE

Non.

VALENTINE

C'est une idée fixe ?

TRIELLE

Oui.

VALENTINE

Notre train de vie nous coûte les yeux de la tête.

TRIELLE

Je le sais.

VALENTINE

Nous avons des charges.

TRIELLE

Je ne dis pas.

VALENTINE

Je te préviens qu'avec 650 francs, il me sera impossible d'y faire face.

TRIELLE

Tu leur tourneras le dos.

VALENTINE

À ton aise. Nous en serons quittes pour vivre de pain et d'eau claire.

TUTELLE

Tu t'arrangeras comme tu pourras, mais si je ne trouve pas à mes repas la nourriture saine et copieuse que réclame mon bon appétit, j'irai manger à l'auberge- à tes frais.

VALENTINE

C'est ton dernier mot ?

TRIELLE

Le dernier.

VALENTINE

Bien. (*Étendant le bras vers la croisée.*) Tu vas me donner mon argent ou je vais me jeter par la fenêtre.

TRIELLE

Par la fenêtre ?

VALENTINE

Par la fenêtre.

TRIELLE, *(tranquillement, va à la fenêtre qu'il ouvre.)*

Saute ! *(Un temps.)* Allons, saute ! *(Valentine demeure immobile, attachant sur Trielle des yeux chargés de haine. Enfin...)*

VALENTINE

Tu serais trop content, assassin !
(Trielle referme la fenêtre et redescend en scène.)

VALENTINE, *(le poursuivant).*

Assassin ! Assassin ! Assassin !

TRIELLE, *(à sa table, courbé sur son calepin.)*

Du 1er octobre : pour avoir menacé le sieur Trielle de se suicider sous ses yeux, tentant ainsi d'exploiter la tendresse de cet excellent mari.
..... 4 fr. 95

VALENTINE

Lâche ! Lâche ! Lâche !

TRIELLE

Pour ne l'avoir pas fait.
..... 10 sous

VALENTINE

Oh ! je sais ce que tu cherches !... Je sais où tu veux en venir ! Tu soupîres après mon trépas ! J'en ai assez ! Je retourne chez ma mère.
(Elle sort en coup de vent.)

Scène Troisième

TRIELLE, *seul,*

(Comme si rien ne s'était passé, il est revenu à son pupitre...)

(Se dictant à lui-même.)

« Mais le vieillard, tout à sa pensée, semblait ne pas s'en être aperçu. Soudain, élevant vers le ciel un regard de hautain défi : Eh bien, cria-t-il, sois maudit, Dieu d'inclémence et d'injustice ! Je te hais ! Et je jette ton nom en pâture à l'exécration des générations à venir. »

Et allez donc, turlurette !

(S'épongeant le front :) Quel métier !

(Il poursuit :)

« Comme il achevait ces épouvantables blasphèmes... »
(S'interrompant.)

Et les ouvriers licenciés qui se plaignent de leur sort!

(Il poursuit :)
« ... un bruit de pas troubla le silence de la rue. »
(S'interrompant.)

Et les chômeurs qui réclament du travail !

(Il poursuit :)
« De blême qu'il était, le vieillard devint livide.
A ce moment, un étranger déboucha de la rue de la Harpe. Le vieillard
sentit ses jambes fléchir puis poussant un cri terrible, il s'évanouit ! »

J'ai dit : trente lignes. Sensationnelles ! Je suis tranquille. Reste à
savoir si elles sont trente. Comptons.
(Il additionne du bout de sa plume. Réapparition de Valentine vêtue
d'un manteau de voyage et tenant une valise à la main.)

Scène Quatrième

VALENTINE, TRIELLE
(Valentine traverse la scène et gagne la porte du fond.)

VALENTINE
Eh bien, adieu.

TRIELLE
Ah ! c'est toi, tu t'en vas. Eh bien, adieu.

VALENTINE
Tu n'as rien à me dire ?

TRIELLE
Non. Pourquoi ?

VALENTINE
Je ne sais pas. Je pensais que, peut-être...

TRIELLE
Tu te trompais.

VALENTINE
Je te fais mes excuses.

TRIELLE

Il n'y a pas de quoi.

VALENTINE

En somme on peut se quitter faute de pouvoir s'entendre, et conserver pourtant de l'estime l'un pour l'autre.

TRIELLE

C'est évident.

VALENTINE

N'est-ce pas ?

TRIELLE

Sans doute.

VALENTINE

Alors, c'est bien entendu ?

TRIELLE

Quoi ?

VALENTINE

Tu n'as rien à

TEXTE DEPOSE A LA SACD

Son utilisation est soumise à l'autorisation de l'auteur via la SACD

(Il s'agit d'un sixième extrait)... Pour obtenir la suite, écrire christian.moriat@orange.fr

*(Retour sur le devant de scène – Côté cour où nous retrouvons
Courteline près de son appareil et de sa table de bistrot à « L'auberge du
Clou »)*

Voix off de Miguel Chevalot : Pas facile de déterminer lequel est le plus con des deux.

Courteline : D'où l'utilité du « conomètre ».

Voix off de Miguel Chevalot : Cet appareil est promis à un brillant avenir.

Courteline : Je pense bien. C'est comme le radar sur les grands boulevards. Tant que les cochers ne se sont pas fait flasher, ils vous diront toujours qu'ils ne sont pas en tort. « Comment ? Mon cheval a dépassé le 20 à l'heure ? Impossible ! » vous soutiendront-ils. Seulement quand

vous leur montrez la photo, ils sont bien obligés de se rendre à l'évidence ! Avec mon « conomètre », c'est pareil.

Voix off de Miguel Chevalot : LES RADARS, COMMENT CA MARCHE ? »

Courteline : Excusez-moi, Miguel Chevalot. Votre passion nous éloigne du sujet.

Voix off de Miguel Chevalot : C'est vrai. Mais, leurs applications se rejoignent.

Courteline : Et leur résultat aussi. Car le radar est aussi une histoire de con. Seulement, là, le con : c'est nous... ! Souhaitez-vous assister à une dernière expérience ?

Voix off de Miguel Chevalot : Si vous

TEXTE DEPOSE A LA SACD

Son utilisation est soumise à l'autorisation de l'auteur via la SACD

(Il s'agit d'un septième extrait)... Pour obtenir la suite, écrire christian.moriat@orange.fr

LES BOULINGRIN

Personnages : 2H + 1F : -Des Rillettes
-Monsieur Boulingrin
-Monsieur Boulingrin
-Félicie (Voix Off)

Durée : Entre 20 et 25 mn

Éléments de décor : Une cheminée, trois fauteuils, un canapé (Utiliser le lit de « La peur des coups »), chaises, tabourets , divers coussins et un meuble pour poser coupes et bouteille de champagne

Le théâtre représente un salon

SCÈNE I

DES RILLETES, FÉLICIE (Off)

(Du vestibule)

FÉLICIE : *(Voix off)* Si monsieur veut bien prendre la peine de s'asseoir ?... Je vais aller avertir mes maîtres.
Qui dois-j annoncer, Monsieur ?

DES RILLETES : *(Voix off)* Des Rillettes.

FÉLICIE : *(Rire - Voix off)* Des Rillettes ? J'ai connu pire. Dans mon pays, à Saint-Casimir près d'Amboise, nous avons un voisin qui s'appelait Piédevache.

(Entrée sur scène de Des Rillettes – Regard circulaire et satisfait autour de la pièce)

DES RILLETES : Oui ? Eh bien allez donc informer de ma visite madame et monsieur Boulingrin.

FÉLICIE : *(Voix off)* J'y vais.

DES RILLETES : *(Examinant le salon sous toutes les coutures, de l'air satisfait d'une personne prête à s'installer dans la maison- Pour lui)* Ces Boulingrin que j'ai rencontrés l'autre jour à la table des Duclou et qui m'ont invité à venir de temps en temps prendre une tasse de thé chez eux, me paraissent de fort charmantes gens et je crois que je goûterai en leur compagnie infiniment de satisfaction.

(Un temps bref)

FÉLICIE : *(Voix off)* Veuillez patienter Monsieur, mes Maîtres vont arriver.

DES RILLETES : Bien.

FÉLICIE : *(Voix off)* Je suis en train de faire les cuivres, à côté.

(Un temps bref)

DES RILLETES : *(Furetant toujours)* Il y a longtemps que vous êtes ici ?

FÉLICIE : *(Voix off -Criant)* Bientôt deux ans.

DES RILLETES : *(Rattrapant de justesse un cendrier en cristal, qu'il venait de soupeser)* Vous allez pouvoir me renseigner.... Monsieur et Madame Boulingrin sont d'aimables personnes ?

FÉLICIE : *(Voix off – Criant – On l’entend cracher sur ses cuivres)* Je vous crois.

DES RILLETES : Je l’aurais parié. Gens simples, n’est-ce pas ?

FÉLICIE : *(Voix off - Criant)* – Tout ce qu’il y a de plus simples.

DES RILLETES : Un peu popote ?

FÉLICIE : *(Voix off - Criant)* – Un peu beaucoup.

DES RILLETES : Très bien ! Ménage très uni, au surplus ?

FÉLICIE : *(Voix off - Criant)* Unis au point que j’en suis gênée ! Jamais une discussion, toujours du même avis ! Deux tourtereaux, monsieur !

DES RILLETES : *(Pour lui)* J’ai eu du flair. Je vais être ici comme un coq en pâte... Salut ! demeure calme et tranquille, asile de paix où je me propose de venir trois fois par semaine passer la soirée, cet hiver, les pieds au chaud devant la cheminée et abreuvé de tasses de thé qui ne me coûteront que la peine de les boire. Oh ! agréable perspective ! Rêve longtemps caressé ! Vision cent fois douce au cœur du pauvre pique-assiette qui, sentant la vieillesse prochaine, ne demande pas mieux que de la passer, ici et à l’œil, sous le toit hospitalier d’autrui.

Vous me direz que pour un vieux célibataire, la vie de café a bien ses charmes. C’est vrai, mais que d’inconvénients ! À la longue, ça devient monotone, et onéreux.

FÉLICIE : *(Voix off - Criant)* Oh !

DES RILLETES : Qu’est-ce qu’il y a ?

FÉLICIE : *(Voix off - Criant)* - J’ai oublié de refermer le robinet de la fontaine.

DES RILLETES : Petite bête ! C’est du propre.

FÉLICIE : *(Voix off - Criant)* Je me sauve.

DES RILLETES : Pas de cervelle, mais de l’esprit. Cette enfant ne me déplaît pas. L’appartement non plus, d’ailleurs. Ameublement bourgeois mais confortable, bourrelets aux fenêtres et sous les portes... La cheminée *(il s’accroupit devant l’âtre)* ronfle comme un sonneur et tire comme un maître d’armes. *(Se laissant tomber dans un fauteuil- Pour se retrouver immédiatement station debout)* Non, mais voyez donc ces ressorts !... *(Puis se laissant choir plusieurs fois, pour tester l’élasticité des ressorts- NB: Exagérer leur souplesse en créant un effet trampoline. Ainsi donc, dès qu’il se jette sur le fauteuil, il se retrouve propulsé et ramené en station debout, etc...)*

Des Rillettes, mon petit lapin, c'est le paradis sur terre ! Je te fais bien mes compliments...

(C'est alors que surviennent M. et Mme Boulingrin surpris de le voir se livrer à ce puérile exercice...)

SCÈNE II

DES RILLETES, LES BOULINGRIN

DES RILLETES : *(Confus- Remettant de l'ordre dans ses vêtements)* Madame et monsieur Boulingrin, je suis bien votre serviteur.

BOULINGRIN : Eh ! bonjour, monsieur des Rillettes. *(Imitant son invité en se jetant sur le fauteuil, pour en tester l'élasticité – De toute évidence, avant l'arrivée de des Rillettes, jamais il n'avait eu l'idée de se livrer à cet exercice)*

MADAME BOULINGRIN : C'est fort aimable à vous d'être venu nous voir. *(Même jeu)*

BOULINGRIN : Vous tombez à propos.

DES RILLETES : Bah ! *(Se jetant lui-même sur le fauteuil et se relevant immédiatement sous l'effet des ressorts)*

(Tous les trois sautant alternativement sur leur fauteuil respectif...)

MADAME BOULINGRIN : *(Après un petit bond)* Comme une croisière en mer, un jour de grand calme.

DES RILLETES : *(Idem)* J'en suis bien aise.

MADAME BOULINGRIN : *(Idem)* Dites-moi, M. des Rillettes...

DES RILLETES : Madame ?...

BOULINGRIN : *(Le tirant par le bras gauche – après un dernier petit bond)* Pardon ! moi d'abord.

MADAME BOULINGRIN : *(Le tirant par le bras droit.)* Non. Moi !

BOULINGRIN : Non !

MADAME BOULINGRIN : N'écoutez pas, M. des Rillettes. Mon mari ne dit que des bêtises.

BOULINGRIN : Que des bêtises!...

MADAME BOULINGRIN : Oui, que des bêtises.

BOULINGRIN : Tu vas voir tout à l'heure, si je ne t'apprends pas la politesse avec une bonne paire de claques. Espèce de grue !

MADAME BOULINGRIN : Voyou !

BOULINGRIN : Comment as-tu dit cela ?

MADAME BOULINGRIN : J'ai dit : « Voyou ».

BOULINGRIN : Tonnerre !... Et puis tu embêtes monsieur. Veux-tu bien le lâcher tout de suite !

MADAME BOULINGRIN : Lâche-le toi-même.

BOULINGRIN : Non. Je ne le lâcherai pas !

MADAME BOULINGRIN : Non ?

DES RILLETES : (*écartelé*) Oh ! Oh ! Oh !

MADAME BOULINGRIN : Tu entends. Tu le fais crier.

DES RILLETES : (*Après avoir tourné comme une toupie*) Excusez-moi, madame et monsieur Boulingrin, mais je vois que vous êtes en affaires et je craindrais d'être importun.

BOULINGRIN : Nullement.

MADAME BOULINGRIN : Point du tout.

BOULINGRIN : Au contraire.

DES RILLETES : Cependant...

BOULINGRIN : Au contraire, vous dis-je. (*Lui avançant une chaise.*) Tenez !

MADAME BOULINGRIN : (*même jeu*) -C'est cela. Prenez un siège.

DES RILLETES : Merci.

BOULINGRIN : Non. Pas celui-ci ; celui-là !

DES RILLETES : Merci.

MADAME BOULINGRIN : Non. Pas celui-là ; celui-ci.

BOULINGRIN : Non.

MADAME BOULINGRIN : Si.

BOULINGRIN : Non.

MADAME BOULINGRIN. : Si.

BOULINGRIN : Est-ce que ça va durer longtemps ? Vas-tu ficher la paix à M. des Rillettes ?

DES RILLETES : En vérité, je suis désolé.

MADAME BOULINGRIN : Pourquoi donc ?

BOULINGRIN : Il n'y a pas de quoi.

MADAME BOULINGRIN et BOULINGRIN: (*Ensemble*) Asseyez-vous.

MADAME BOULINGRIN : (*qui a réussi à amener une chaise sous les fesses de des Rillettes*) Là !

BOULINGRIN : (*qui se précipite.*) - Pas sur celle-là, je vous dis !

(Il enlève, d'un tour de main, la chaise avancée par sa femme, en sorte que des Rillettes, qui allait justement s'y asseoir, tombe, le derrière sur le plancher.)

(NB : Après avoir choisi des chaises qui traînaient sur le plateau, les Boulingrin, finissent par être en manque de matériel. A un moment donné où ils en cherchent, des « chaises à roulettes » leur arrivent des coulisses, de jardin à cours. Débordés, les Boulingrin n'ont que l'embarras du choix... Ce sont donc les chaises qui viennent solliciter des Boulingrin... et non l'inverse. A la fin, M. Boulingrin fait même signe à l'accessoiriste de s'arrêter. Car il y en a de trop. Effet irrésistible.)

MADAME BOULINGRIN : (*trionphante*) Tu vois !

(Pendant tout le couplet qui suit, MADAME BOULINGRIN, calme et exaspérante, s'obstine à répéter : Imbécile! Imbécile ! tandis que...)

BOULINGRIN : (*légitimement indigné.*) Eh ! c'est de ta faute, aussi! Pourquoi as-tu voulu le forcer à s'asseoir sur une chaise qu'il ne voulait pas? Tu serais bien

avancée, n'est-ce pas, s'il s'était cassé le portrait?... Imbécile?... Imbécile toi-même ! Quel monstre de femme, mon Dieu ! Pourquoi faut-il que j'aie trouvé ça sur mon chemin? *(A des Rillettes.)* Vous ne vous êtes pas blessé, j'espère ?

DES RILLETES : *(qui se frotte le fond de culotte – Il souffre.)* Oh ! si peu que ce n'est pas la peine d'en parler.

BOULINGRIN : Vous m'en voyez ravi. Approchez-vous du feu.

DES RILLETES : *(à part).* Je suis fâché d'être venu.

(Des Rillettes, se rasseyant)

MADAME BOULINGRIN : *(empressée.)* Prenez ce coussin sous vos pieds.

DES RILLETES : Merci beaucoup.

BOULINGRIN : *(que la civilité de sa femme commence à agacer, et qui fourre un second coussin sous le premier.)* Prenez également celui-ci.

DES RILLETES : Je suis votre obligé.

MADAME BOULINGRIN : *(qui ne saurait sans déchoir accepter de son mari une leçon de courtoisie.)* Et celui-là. *(Elle glisse un troisième coussin sous les deux autres.)*

DES RILLETES : En vérité...

BOULINGRIN : *(armé d'un quatrième coussin.)* Cet autre encore.

DES RILLETES : Non.

MADAME BOULINGRIN : Ce petit tabouret.

(Un pauvre petit coussin lui ayant été jeté des coulisses, par un accessoiriste...M. Boulingrin fait signe qu'il n'en a plus besoin... Il le lui renvoie)

DES RILLETES : *(les genoux à la hauteur de l'œil.)* De grâce...

BOULINGRIN : Eh ! laissez-nous tranquilles avec ton tabouret ! *(Exaspéré, il envoie un coup de pied dans la pile de coussins échafaudés sous les semelles de des Rillettes. Les coussins s'écroulent, en même temps que le tabouret et des Rillettes avec)* Tu assommes M. des Rillettes.

DES RILLETES : *(les quatre fers en l'air)* Quelle idée !

MADAME BOULINGRIN : C'est toi qui l'embêtes.

BOULINGRIN : *(avec autorité.)* Allons, tais-toi !

MADAME BOULINGRIN : Je me tairai si je veux.

BOULINGRIN : Si tu veux !?

MADAME BOULINGRIN : Oui, si je veux.

BOULINGRIN : ... de Dieu !

MADAME BOULINGRIN : Et je ne veux pas, précisément.

BOULINGRIN : C'est trop fort!... Coquine !

MADAME BOULINGRIN : Cocu !

BOULINGRIN : Gourgandine!

MADAME BOULINGRIN : Gourgandin !

BOULINGRIN : Quelle existence !

MADAME BOULINGRIN : Tais-toi donc ! (*A des Rillettes.*) Un fainéant doublé d'un escroc, qui ne fait œuvre de ses dix doigts et qui se saoule avec l'argent de ma dot : les économies de mon vieux père !

BOULINGRIN : (*au comble de la joie*) Ton père!... (*A des Rillettes.*) Dix ans de travaux forcés pour faux en écritures de commerce.

MADAME BOULINGRIN : En tous cas, on ne l'a pas fourré à Saint-Lazare pour « excitation » de mineure à la débauche, comme la mère d'un imbécile que je connais.

BOULINGRIN : (*à Des Rillettes.*) Vous l'entendez ?

DES RILLETES : Ne trouvez-vous pas que le temps s'est étrangement rafraîchi depuis une quinzaine de jours ?

BOULINGRIN : (*à sa femme*) Ne me force pas à révéler de quel cloaque je t'ai tirée de mes propres mains !

MADAME BOULINGRIN : Tirée!... Tu ne manque pas d'audace et je serais curieuse de savoir lequel de nous a tiré l'autre !

BOULINGRIN : Ernestine !

MADAME BOULINGRIN : Silence ! Ou je dis tout !!!

BOULINGRIN : (*trépignant.*) Ah!... ah!... ah!...

DES RILLETES : (*avide de concilier.*) Du calme !... Madame a raison.

BOULINGRIN : (*qui bondit*). Raison ?

DES RILLETES : (doux et souriant). Oui.

BOULINGRIN : Raison !

DES RILLETES : Mais...

BOULINGRIN : Raison!... Ah çà ! monsieur des Rillettes, vous voulez donc que je vous extermine ?

DES RILLETES : En aucune façon, monsieur. Je vous prie même de n'en rien faire.

BOULINGRIN : Certes, je puis le dire à voix haute, j'ai entendu bien des crétins. Mais je veux bien me faire pape si je n'ai jamais entendu pareille insanité !

DES RILLETES : Ah ! mais pardon !

BOULINGRIN : (*Soupirant – Regardant au ciel*) Raison !

DES RILLETES : Voulez-vous me permettre ?

BOULINGRIN : (*Même jeu*) Raison !

DES RILLETES : Ecoutez-moi.

BOULINGRIN : (*hors de lui*). Une trique ! Qu'on m'apporte une trique! Je veux casser les reins à M. des Rillettes. Ma patience a des limites ! Comment ! Voilà une bougresse, une gueuse, une fille de voleurs, voleuse elle-même, qui me fait mourir à petit feu ! Et c'est elle qui aurait encore raison ?

DES RILLETES : Voyons...

MADAME BOULINGRIN : Ne faites pas attention, il est fou.

BOULINGRIN : Raison!... Vous dites qu'elle a raison parce que vous parlez sans savoir, comme une vieille bête que vous êtes.

DES RILLETES : (*assez sec*). Trop aimable.

BOULINGRIN : Si vous étiez à ma place, vous changeriez d'opinion. Oui, ah! je voudrais bien vous y voir ! Vous en feriez une tête ! si on vous mettait à la broche avec une gousse d'ail dans le derrière et qu'on vous foute « à roter » au-dessus du feu 365 jours par an !

DES RILLETES : Comment! « à roter » au-dessus du feu !...

BOULINGRIN : (*se reprenant*) A rôtir!... Je ne sais plus ce que je dis.

MADAME BOULINGRIN : Il est fou à lier.

BOULINGRIN : Fou à lier?... Gueuse! Scélérate ! Quel fléau ! (*Saisissant des Rillettes par un bouton de sa redingote et le secouant comme un prunier.*) Mais monsieur, jusqu'à mon manger!... où elle fourre de la mort aux rats, histoire de me fichier la colique! (*Le bouton saute*)

MADAME BOULINGRIN : Quel toupet! (*Saisissant des Rillettes par un second bouton, qui saute, d'ailleurs, comme le premier.*) C'est lui, au contraire, qui met du bouchon dans le vin, afin de le rendre imbuvable !

BOULINGRIN : Menteuse!

MADAME BOULINGRIN : Je mens? C'est bien simple.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III

BOULINGRIN, DES RILLETTES

BOULINGRIN : C'est ça! File, que je ne te revoie plus!... que je n'entende plus parler de toi !

DES RILLETTES : (*à part*). Qu'est-ce que c'est que ces gens là?... Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? Fuyons vite !

BOULINGRIN : (*s'approchant de lui*). - Monsieur des Rillettes ?

DES RILLETTES : Monsieur?

BOULINGRIN : J'ai des excuses à vous faire. Je crains de m'être laissé aller à un fâcheux emportement et de ne pas vous avoir traité avec les égards voulus.

DES RILLETTES : (*jouant la surprise*) Quand cela? Où?

BOULINGRIN : Tout à l'heure. Ici.

DES RILLETTES : Je ne sais ce que vous voulez dire. Vous avez été, au contraire, d'une correction irréprochable, et je suis touché au plus haut point de votre excellent accueil. (*Boulingrin, souriant et confus, lui serre chaleureusement la main.*) Adieu.

BOULINGRIN : Quoi! Déjà?

DES RILLETES : Hélas, oui. Je suis appelé au dehors par une affaire des plus pressantes, et je dois prendre congé de vous.

BOULINGRIN : Vous plaisantez.

DES RILLETES : Du tout.

BOULINGRIN : Allons, vous allez accepter un rafraîchissement.

DES RILLETES : N'en croyez rien.

BOULINGRIN : Si fait, si fait, nous ne nous quitterons pas sans avoir trinqué à notre bonne amitié. (*Geste de des Rillettes.*) N'insistez pas, vous me blesseriez. Je croirais que vous avez de la rancune contre moi. (*Sortant des coupes et ouvrant une bouteille de bouteille de Champagne.*)

DES RILLETES : (*consentant à capituler*) Enfin !...

BOULINGRIN : (*ravi*) Ah!

DES RILLETES : J'accepte votre invitation pour ne pas vous désobliger, mais j'entends ne plus être mêlé à vos dissensions conjugales. Elles sont sans intérêt pour moi et me mettent dans des positions fausses, — sans parler des boutons de mon habit qui y restent, et de mes fesses, qui s'en ressentent.

BOULINGRIN : Marché conclu.

DES RILLETES : (*la main tendue*) Tope ?

BOULINGRIN : (*tapant*) Tope là !

DES RILLETES : En ce cas, asseyons-nous.

(Ils prennent chacun une chaise, s'installent près l'un de l'autre, et souriants, se contemplant un instant en silence. Puis)

BOULINGRIN : (*avec enjouement*) J'ai idée, M. des Rillettes, qu'à nous deux, nous allons faire une solide paire d'amis.

DES RILLETES : C'est aussi mon avis.

BOULINGRIN : Vous m'êtes fort sympathique. (*Geste discret de des Rillettes.*) Je vous le dis comme je le pense. Sans doute, j'apprécie vivement l'agrément de votre causerie, mais une chose me plaît surtout en vous : la franchise et la droiture, qui émanent de votre personne. Gageons que la sincérité est votre vertu dominante?

DES RILLETES : (*modeste mais juste*) Bien forcé d'en convenir.

BOULINGRIN : A merveille! En ce cas, donnez-moi votre parole d'honneur de répondre sans détours à la question que je vais vous poser.

DES RILLETES : Je vous la donne.

BOULINGRIN : Bien. Dites-moi, avez-vous déjà vu figure aussi ignoble et aussi abjecte que celle de ma femme ?

DES RILLETES : *(se levant)* Ça recommence !

BOULINGRIN : *(le forçant à se rasseoir)* Ah !vous en convenez !

DES RILLETES : Permettez.

BOULINGRIN : Et encore, si ce n'était que sa figure ! Mais il y a pire que cela, monsieur, il y a sa mauvaise foi sans nom et sa bassesse d'âme. Tenez, un détail. Nous faisons lit commun, n'est-ce pas !

DES RILLETES : *(impatienté)*. Eh ! que diable!...

BOULINGRIN : Sapristi, laissez-moi donc parler. Vous vous expliquerez tout à l'heure. Donc, nous faisons lit commun. Moi, je couche à droite, elle à gauche. Ça l'embête. Hé bien, qu'est-ce qu'elle fait ? Elle m'envoie des coups de pied dans les jambes toute la nuit ! *(Comme ceci. Il lance un coup de pied dans le tibia de des Rilletes.)*

DES RILLETES : *(hurlant)* Oh !

BOULINGRIN : Hein? Quelle sale bête!... Ou alors, elle me tire les cheveux ! Comme cela.

DES RILLETES : *(rugissant)*. Ah !

BOULINGRIN : N'est-ce pas, monsieur, que ça fait mal?... Bien mieux ! Quelquefois, le matin, elle m'envoie des gifles à tour de bras, sous prétexte de s'étirer? Parfaitement! Tenez, voilà comment elle fait. *(Il baille bruyamment, et dans le même temps, jouant la comédie d'une personne qui s'étire les membres au réveil, il envoie une gifle énorme à des Rilletes.)* Vous croyez que c'est agréable?

DES RILLETES : Non! Non ! Et non ! En voilà assez ! Je ne suis pas venu ici pour qu'on m'y fasse subir des mauvais traitements ! Et si, au grand jamais, je remets les pieds chez vous...

MADAME BOULINGRIN : *(qui est rentrée en coup de vent, un verre de vin à la main)* Buvez !

SCÈNE IV

DES RILLETES, LES BOULINGRIN

DES RILLETES : (*sursautant*) Qu'est-ce que c'est que ça ?

MADAME BOULINGRIN : Buvez !

BOULINGRIN : Comment ! Tu n'es pas encore morte !

MADAME BOULINGRIN : Zut, toi ! Mais buvez donc, monsieur. Je vous dis que ça sent le bouchon !

BOULINGRIN : Mauvaise gale ! Tu ne

TEXTE DEPOSE A LA SACD

Son utilisation est soumise à l'autorisation de l'auteur via la SACD

(Il s'agit d'un huitième extrait)... Pour obtenir la suite, écrire christian.moriat@orange.fr

(Musique)

(Sur les saluts)

Voix off de Miguel Chevalot : Maître, il y a une chose qui m'épate !

Courteline : Laquelle ?

Voix off de Miguel Chevalot : Comme cobayes, vous n'avez utilisé que des hommes !?

Courteline : Sans doute que les femmes sont moins stupides que les hommes !

Voix off de Miguel Chevalot : Aah ! C'est pour cela ?

Courteline : Et dire qu'il y en a qui me trouvent misogyne !!!

(Pendant que Courteline salue seul... les comédiens, qui pourront garder leurs costumes de scène... - difficile de faire autrement -sont partis en coulisses chercher leurs piles de journaux...)

Puis...traversant la salle...)

Le vendeur de journaux : Dernière minute ! ...

La vendeuse de journaux :... Aujourd'hui,

TEXTE DEPOSE A LA SACD

Son utilisation est soumise à l'autorisation de l'auteur via la SACD

(Il s'agit d'un neuvième extrait)... Pour obtenir la suite, écrire christian.moriat@orange.fr

NOIR